

Chers jeunes gens, et chères jeunes filles de la région lilloise.

C'est avec une émotion profonde que je viens m'unir à votre prière ardente pour la France. Avec vous, je pensais avec douleur aux absents, à ces jeunes de plus en plus contraints à quitter leur foyer pour aller travailler en Allemagne, sur les côtes ou ailleurs ; je pensais à vos propres angoisses et à celles de vos familles, devant la menace de départ qui pèse aussi sur vous. Ces circonstances douloureuses donnaient à votre prière, très française, un caractère d'exceptionnelle gravité, et je veux que mon premier mot soit pour vous dire combien je ressens et partage l'amertume du sort qui vous est fait. Avec vous, j'en souffre de tout mon cœur et demande à Dieu de faire cesser ce fléau comme les autres.

Je sais aussi que cette situation vous met devant un tragique problème : comment dans ces circonstances servir encore la France? Que doit être, en de telles circonstances, l'attitude chrétienne? Je ne puis laisser ces questions sans réponse ; me taire serait manquer à mon devoir d'évêque. Et pourtant, si je parle, je m'expose à ce que mes paroles soient détournées de leur sens, soient exploitées par la propagande à des fins étrangères. Je le savais lundi dernier quand devant un immense auditoire de jeunes gens, comme celui-ci, j'abordais franchement à Roubaix la question que je sentais dans toutes les âmes. J'en ai hélas la preuve aujourd'hui.

Devant vous je proteste de toutes mes forces contre l'usage qui a été fait de mes paroles dans la presse, sachant bien que je ne pourrais insérer le moindre démenti. On a trahi ma pensée sur le service obligatoire du travail, en prétendant la résumer sous ce titre trompeur : "acceptons le, il y aurait de la lâcheté à se dérober".

Je n'ai pas parlé pour crever des baudruches ni pour "proclamer comme un devoir patriotique contre le péril bolcheviste le service obligatoire du travail". Je n'ai pas non plus cité Jeanne d'Arc pour "galvaniser le sentiment national contre les anglais". Je dénie également à la presse le droit d'interpréter, après les jeunes gens, les jeunes filles se trouvaient menacées. Et je le dis publiquement, je suis déjà intervenu pour leur épargner ce malheur que connaissent hélas leurs sœurs dans d'autres pays.

Et je suis bien résolu à continuer à les défendre ; le mal serait très grand aussi si les cultivateurs dont le travail sur notre sol tant nécessaire à notre subsistance devaient s'expatrier. D'autres encore peuvent avoir sur place des tâches utiles au bien de la Patrie. Mais il faut que ceux qui restent, aussi bien que ceux qui partent, aient au cœur la volonté de prendre leur part du malheur, qu'aucun d'entre eux ne veuille en profiter pour en tirer eu détriment d'autres français leur avantage personnel, ou pour édifier leur fortune sur la misère de leurs frères. Si tous se considèrent comme au service de la France, et lui apportent les uns leurs sacrifices, les autres leur labeur, alors vraiment les français et françaises que nous sommes se montreront à la hauteur de l'épreuve, et nous en sortirons grandis.

Reste l'amour du Christ. Je sais les merveilles dont il est capable. Grâce à lui, j'ai vu partir de jeunes catholiques, non point avec des âmes de vaincus, mais avec des âmes de conquérants. À peine arrivés, oublieux de leur propre détresse, ils se sont aussitôt penchés sur celle des autres. En équipe, ils se sont aussitôt mis au service des travailleurs avec une charité splendide. Ils se sentent là-bas responsables de tous leurs frères, et, en vrais militants de l'A.C., ils apportent le réconfort de leur amitié et le secours de leur foi religieuse à une masse jetée sans notre soutien moral dans une épreuve déprimante. Eux aussi sont là-bas contre leur gré, mais l'amour du Christ les soutient et les inspire. Ils savent souffrir pour Lui, unir leur sacrifice au Sien, afin de le rendre rédempteur pour la France.

Leur exemple fait sentir aux plus indifférents la force bienfaisante qui les anime, et il contribue à l'extension du règne de Dieu, selon les vues de la divine Providence.

N'est-ce point là la plus belle attitude chrétienne? Sachons les admirer sans réserve, les imiter si telle est un jour notre situation, et, en attendant, les soutenir de nos prières et de notre affection, afin que tous ensemble, d'un monde en ruines, nous fassions surgir une société chrétienne plus humaine et plus fraternelles.

Le même amour du Christ doit pousser ceux qui restent à se dépenser dans l'A.C. – à vous jeunes gens et jeunes filles, je dis : soyez dignes des absents, recueillez soigneusement la tâche qu'ils ont laissée interrompue. La France pour vivre a besoin de retrouver son âme chrétienne. Vous la lui rendrez dans la mesure où les vôtres seront vivantes de leur foi et agissantes pour la charité.

Vous évoquez tantôt avec fierté Saint-Louis et Sainte Jeanne d'Arc. Je vous les laisse en exemple, car tous deux ont été prisonniers comme nous le sommes, et c'est alors qu'ils ont le mieux montré leur noblesse française, et leur sainteté chrétienne. Saint-Louis, captif des sarrazins, a fait l'admiration des infidèles, par sa loyauté parfaite et sa dignité dans le malheur, et son exemple montre à sa manière les pensées et les intentions du Saint-Père. J'ai reçu comme une injure personnelle les leçons adressées à mon clergé, dont rien ne peut me séparer.

Nous assistons depuis quelques temps à une véritable offensive pour solidariser l'Eglise, au moyens de citations anciennes et modernes, à la guerre contre le bolchevisme. Je dis "la guerre", alors que visiblement elle s'abstient avec dignité de se mêler à ce sanglant conflit.

Je n'entends à aucun titre me prêter à de telles manœuvres.

Aussi, me permettez-vous de vous exprimer la peine que j'ai éprouvée quand sur la foi de tels articles de journaux, mon peuple ait pu, ne serait-ce qu'un instant, douter de moi. J'ai l'honneur d'être votre chef, depuis onze ans. Vous m'avez vu à l'œuvre, au milieu de vous, vous savez si j'aime la France, et si je suis incapable de la trahir. Vous savez surtout que pour vous guider je ne m'inspire de rien d'autre que de notre Sainte Evangile. J'aurais cru que tous ceux qui me connaissent auraient été capables de me garder leur confiance au moins quelques jours, jusqu'à ce que je trouve aujourd'hui l'occasion de mettre les choses au point. Ce fut pour moi, je dois l'avouer, une douloureuse blessure de cœur que de sentir tant d'âmes fidèles ébranlées dès le premier choc, et j'éprouve ce soir une vraie consolation à pouvoir, non pas me justifier devant vous, je n'ai pas à le faire, mais vous livrer ma vraie pensée, car je suis sûr que vous la comprendrez. Certes, le mal est fait et il est grand. L'erreur qu'un a semée, comme l'ivraie dans le champ du Bon Dieu, continuera de faire ses ravages dans la foule que je n'ai pas les moyens de détruire. Vous du moins qui m'entendez je vous charge de lui porter mon démenti le plus catégorique.

La vérité, c'est que je ne suis à la remorque d'aucune propagande ; j'ai dit au contraire et je répète ce soir, que nous ne trouvons dans aucune de celles qui se disputent l'opinion. Je ne souscris ni à la propagande anti-allemande qui nous dit : c'est mal pour un français d'aller travailler en Allemagne ; ni à la propagande anti-bolcheviste qui nous dit : c'est bien d'y aller ; car il faut détruire la Russie bolcheviste. Toutes deux sont des propagandes de haine, et nous sommes les Apôtres de la Charité. Je ne crois, ni son point d'honneur à haïr, même ceux qui nous font violence. Malgré le danger certain que représente le bolchevisme, et la menace de ruine qu'il fait peser sur ce que nous avons de plus cher, notre civilisation chrétienne, nous avons l'esprit chevaleresque pour ne point haïr les hommes, même soumis au bolchevisme, et pour trouver juste qu'un peuple, même dangereux, défende le sol de

sa patrie. Nous ne croyons pas d'ailleurs que ce soit par les armes qu'on tue les idées, de même malgré le joug du travail que les autorités occupantes nous imposent, au mépris de la liberté de la personne humaine, les droits de la familles, et des justes exigences de notre patriotisme français, nous avons assez de grandeur d'âme pour ne point nous abaisser à haïr, ni à mener l'esprit de révolte qu'on voudrait nous inspirer.

Avec toute l'indépendance de notre liberté chrétienne, j'ai quelque chose de plus élevé à vous proposer. Ne croyez pas que l'Eglise, comme on l'en accuse souvent, en soit réduite à vous prêcher une morne résignation ni que, devant la difficulté du problème, elle croit sage de s'en tenir à un glorieux opportunitisme. Cela aussi, je le sais bien, serait incapable de vous satisfaire et vous auriez raison. Mais telle ne fut pas l'attitude du Christ, notre Chef devant sa Croix. Son épreuve fut la plus injuste de toutes, et je ne vois pas paraître en Lui ni haine ni révolte, ni passive résignation. Au contraire, je le vois avec un courage et un amour héroïques, saisir sa croix pour en faire l'instrument d'un sacrifice rédempteur.

Ainsi ont réagi à la suite nos Saints et nos Martyrs ; ils n'ont maudit personne, et ils n'ont plus jugé qu'ils dussent fuir devant la croix.

Pour bien résoudre le problème patriotique et chrétien devant lequel vous êtes, c'est aussi à votre héroïsme que je fais appel.

Lui seul vous fera monter à la hauteur des circonstances, sous la poussée d'un double amour ; l'amour de la France, et l'amour du Christ.

Je ne dis pas que ce soit un devoir de conscience d'accepter le service obligatoire du travail ; non, car il s'agit d'exigences qui dépassent la limite de nos justes obligations. On peut donc s'y dérober sans péché. Je n'ai pas davantage à vous conseiller le départ. Nous sommes devant la contrainte, alors je vous dis : si vous êtes obligés de partir, vous ferez preuve d'un véritable esprit social et national en ayant l'attitude que je vais vous indiquer.

L'exigence du service obligatoire du travail pèse sur la France entière, elle est contrainte de le fournir, coûte que coûte. La classe ouvrière a été la première à payer, presque seule, le lourd tribut. Il s'étend maintenant à toute la jeunesse. Est-ce vraiment le moment de considérer chacun son intérêt personnel ? Faut-il sous un beau prétexte de patriotisme, qui cacherait mal des égoïsmes, que les plus malins se dérobent et laissent retomber tout le poids de la charge ingrate sur les petits, et sur les faibles ? Car enfin, qu'on le veuille ou non, celui qui désigné ne part pas, fait qu'un autre parte à sa place ; ne serait-ce pas plus beau, au contraire, que dans un sentiment d'union sociale et nationale, chacun prit noblement sa part de l'épreuve commune ? Ne voyez-vous pas que si quelque chose est capable de préserver la France du bolchevisme, c'est précisément cette union de tous les français, dans la souffrance de leur Patrie ? Ne voyez-vous pas que de cette dispersion, infiniment douloureuse certes, mais imposée, peut sortir, si nous savons y faire face courageusement, le bienfait supérieur d'une meilleure entente entre nous tous ? C'est bien dans cet esprit de sacrifice personnel que nos Séminaristes, qui sont là parmi vous, s'apprêtent aussi à partir, et ne voudraient pour rien au monde, quoiqu'il puisse leur en coûter, s'affranchir de prendre leur part du malheur de la France. Ce n'est pas la faute de nos prêtres, s'ils n'ont pu jusqu'ici se joindre aux partants ; beaucoup se sont présentés comme volontaires, non pas comme on l'ose l'insinuer pour faciliter à l'Allemagne le recrutement de la main-d'œuvre (s'il en était ainsi, je vous le demande, pourquoi les autorités occupantes leur refuseraient-elles les autorisations nécessaires ?), mais précisément parce que, jusqu'ici, malgré nos instances, ces autorisations ne leur ont pas été accordées.

S'ensuit-il qu'au nom d'un égalitarisme étroit, ceux qui partent puissent considérer avec jalousez ceux qui restent? Non. Du point de vue français, le mal serait infiniment plus grand, si le souvenir est resté plus grand parmi eux, que, depuis ce temps lointain le nom de la France est demeuré en vénération parmi les arabes.

Sainte Jeanne d'Arc, après ses brillantes victoires, a connu les revers et la servitude. Jamais pourtant elle ne s'est montrée plus courageuse que dans l'infortune. Désarmée, prisonnière, elle en imposait à ses juges, et le mérite de son sacrifice suprême a plus contribué sans doute à sauver la France que ses campagnes inachevées. Tous deux ont aimé d'un même amour leur Dieu et leur Patrie. Inspirons-nous de ce même amour, et, par la vertu de la croix, nous saurons, nous aussi, écrire dans l'histoire de France une nouvelle page de noblesse et de résurrection.

Ainsi-soit-il